

Pour saluer Marcel Reymond

Autor(en): **Gagnebin, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia =
Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **28 (1968)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Etude critique – Rezensionenabhandlung

Pour saluer Marcel Reymond

Les Editions de La Baconnière que dirige Hermann Hauser publient, grâce à Mlle Berthe Reymond et quelques amis, un volume commémoratif de Marcel Reymond qui fut, président, entre 1955 et 1957, de la Société suisse de philosophie: Marcel Reymond, *Un philosophe au service des valeurs humaines, textes et témoignages*¹. On y trouve onze témoignages d'amis, mais aussi et d'abord trois textes de Marcel Reymond lui-même dont les deux premiers sont inédits: *La philosophie des valeurs et l'homme d'action* et *La condition de la raison philosophique selon Pierre Thévenaz*. Le troisième texte, précieux lui aussi en ce qu'il brosse en cinquante pages *Les courants et les représentants principaux de la métaphysique dans la première moitié du XX^e siècle*, a paru en 1962 dans le t. XXII des *Studia philosophica*. Le volume apporte enfin une bibliographie établie par les soins de Pierre Gavin: elle témoigne du vaste horizon intellectuel et des préoccupations philosophiques de Marcel Reymond.

On l'apprend par l'hommage que lui rend Fernand Brunner: Marcel Reymond s'est donné trois formations successives, à l'École Normale (1920–1923) puis à la Faculté des lettres de Lausanne (1924–1928), enfin à l'École des Chartes à Paris (1936–1937). Il en sortit premier sur quatre-vingts candidats, lauréat du Prix Pol Neveux. Sa carrière a été celle d'un bibliothécaire qui, comme l'évoque J.-P. Clavel, a mis sa mémoire exceptionnelle, sa capacité judicieuse de choix et sa vaste culture (il savait sept langues) au service des livres et des lecteurs de la Bibliothèque de Lausanne. Dès 1937, il collabora à la bibliographie internationale de la philosophie et, par sa compétence, sut donner à la Suisse la place qui lui revient dans un domaine parfois négligé. Rappelant cela, Daniel Christoff dit aussi l'ampleur européenne de sa culture, la sorte d'union, à la fois délicate et ferme en lui, de l'esprit et de la nature, et encore la «bonne action romande» (p. 145) que constitue sa thèse de doctorat, soutenue en 1949, sur *La philosophie de J.-J. Gourd*.

Soucieux de tenir compte tout ensemble de son propre caractère, des personnes qu'il rencontrait et des circonstances extérieures, Marcel Reymond adoptait généralement une attitude faite de prudence et de souplesse diplomatique, mais l'éveil de son attention se tempérait d'un sourire dont J.-Claude Piguet a relevé l'humaine délicatesse. Maurice Gex, son ami le plus proche, souligne bien son profond besoin de justice qui s'exprimait, en particulier, dans sa volonté de faire valoir le mérite des autres. A cet égard, le sens de

¹ Neuchâtel, La Baconnière, 1968, collection «Langages».

l'amitié l'emportait encore sur celui de la justice, car il savait se mettre intentionnellement (et avec quelle douceur!) au point de vue de ceux qu'il prenait en considération. Indépendants les uns des autres, les témoignages des collaborateurs concordent: Maurice Gex, J.-L. Galay, D. Christoff, J.-P. Clavel, F. Brunner, J.-Cl. Piguet, H. Rebeaud, S. Guex, M. Ballenegger, N. Cantacuzène disent tous la qualité et le dévouement de son amitié; le soussigné rappelle l'équilibre, chez Marcel Reymond, entre l'amitié envers les hommes (lui-même y compris) et l'amitié envers la vérité. Car la philosophie, sorte de luxe que ce bibliothécaire s'accorda, lui apportait surtout l'élucidation du fondement même de sa vie et son orientation pratique.

Sous l'influence conjuguée d'Arnold Reymond et d'H.-L. Miéville, mais aussi (écrit M. Gex) grâce à l'enseignement qu'il reçut de Max Schler, Marcel Reymond s'est tourné vers la philosophie des valeurs dont il a donné un exposé panoramique dans le premier texte de cet ouvrage. Elle a d'abord l'avantage d'une universalité de fait: «Le problème des valeurs naît de lui-même dans chacune de nos existence» (p. 17) en ce que nous assignons *des fins* à notre connaissance, à notre action, à notre production (technique, artisanale, artistique). La valeur apparaît aussitôt sous deux aspects distincts, quoique non séparables, comme «ce qui est désiré en fait» et ce qui est «désirable en droit» (p. 17). Si l'activité d'une pensée est «philosophique en ce qu'elle valorise les données qu'elle reconnaît» (p. 106), il en résulte qu'aucun homme ne se passe de philosophie, qu'une philosophie des valeurs met l'accent sur le sujet humain et l'orientation de la vie des hommes plutôt que sur la connaissance des objets et du monde, enfin que l'essentiel consiste à élaborer une table des valeurs à la fois réfléchie et bien fondée: non seulement universelle en fait, mais en droit. S'il y a unité idéale des valeurs, pourquoi y a-t-il pluralité des philosophies? Ces différences ne font scandale que pour les ignorants: elles s'expliquent par l'insertion du moi personnel dans chaque philosophie, par la mobilité des rapports entre l'homme extérieur et l'homme intérieur. «Nous avons là, écrit Maine de Biran dont Marcel Reymond recueille la leçon, la première et vraie cause de ce qu'on appelle les divergences ou oppositions des systèmes de philosophie. Les ignorants seuls prennent pour des oppositions les simples différences de point de vue qui s'attachent tantôt à l'homme extérieur, tantôt à l'intérieur, et qui saisissent celui-ci surtout sous des *faces diverses* ou dans divers degrés d'intériorité»². On s'étonnera donc moins de la diversité des philosophies qui a l'avantage de mettre en lumière un certain degré de subjectivité de toute recherche (y compris la recherche scientifique), mais de la tardive apparition de la philosophie des valeurs, – au XIX^e siècle, en Allemagne d'abord, avec Lotze. Sans doute, la réflexion philosophique sur les fins remonte à l'Antiquité grecque, à Socrate, Platon, Aristote, aux stoïciens avec les notions de bien, de souverain bien et de perfection. De leur côté, les philosophes chrétiens ont renouvelé le problème. Mais la philosophie des valeurs dérive surtout de la

² Maine de Biran, *Journal* (28 octobre 1819), éd. H. Gouhier, t. II, p. 245, et Marcel Reymond, *Textes et témoignages*, p. 131.

distinction établie par Kant entre l'usage théorique et l'usage pratique de la raison : on comprend mieux que, par suite aussi du mouvement romantique, la philosophie des valeurs ne surgisse *comme telle* qu'au XIX^e siècle avec Lotze précisément, puis Nietzsche, sans oublier Karl Marx (il n'est pas fait mention des économistes autrichiens Menger, von Wieser, von Boehm-Baverek). Au XX^e siècle, elle se développe chez de nombreux philosophes parmi lesquels on compte H. Rickert, Max Scheler, W. Stern, Nicolaï Hartmann et, dans le domaine d'expression française, Louis Lavelle, René Le Senne, Eugène Dupréel, Raymond Ruyer.

Quelle *origine* les valeurs ont-elles ? Est-ce l'objet qui suscite la valorisation ? Alors les valeurs se découvrent, comme le pensent les réalistes tels que Scheler, Hartmann, A.-N. Whitehead. Au contraire, le sujet humain crée les valeurs en les inventant : voilà ce que pensent les idéalistes comme Fichte, Nietzsche, Rickert et, à leur suite, Heidegger, J.-P. Sartre, R. Polin. Marcel Reymond, suivant Arnold Reymond sur ce point, estime qu'il est impossible d'émettre un jugement d'existence nue, pur de toute appréciation. Car tout jugement, quel qu'il soit, attribue ou nie une ou plusieurs qualités qui sont en quelque manière inhérentes à l'objet même et, par conséquent, au donné que le sujet sentant ou pensant envisage. Il y a là un réalisme. D'où l'erreur de ceux qui relèguent les valeurs dans le domaine du subjectif, comme si l'objectivité revenait seule aux domaines scientifiques du démontrable et du vérifiable. Mais ce réalisme devient *critique*, par la mise en évidence de l'activité du sujet pensant qui participe à l'élaboration de la valeur. Ce «semi-réalisme» (p. 25) se rattache lointainement à Leibniz, puis, plus près de nous, à J.-J. Gourd, Bergson, Lavelle, M.-F. Sciacca, Raymond Ruyer.

Il y a *plusieurs espèces de valeurs* (vitales, économiques, affectives, intellectuelles, esthétiques, morales, sociales, juridiques, religieuses) et, dans l'effectuation des valeurs par un sujet humain (ou par un groupe d'hommes), il peut y avoir conflits de valeurs. Marcel Reymond en est très conscient, mais il insiste peu sur ce point, bien qu'il soit persuadé du «tragique qui s'attache à la nature et à la condition de l'homme, comme à la condition de l'esprit dans le monde» (p. 106). Pour éviter le plus possible les conflits de valeurs qui dégénèrent en conflits entre hommes et, à la limite, en guerres, il faut bien *hiérarchiser* les valeurs. La condition fondamentale des valeurs réside dans la réalité de l'existence humaine : écartant à la fois l'égoïsme et la volonté de puissance, Marcel Reymond dégage clairement la primauté des valeurs vitales, méconnues en particulier par Louis Lavelle : «La valeur vitale prime la valeur économique, parce qu'elle enveloppe toutes les valeurs de la personne, dont elle est la condition» (p. 17) ; elle est même la «condition fondamentale de toutes les autres, valeurs économiques comprises» (p. 36, note 1). Voilà posé le premier jalon de la hiérarchie des valeurs qui, avec la santé corporelle (santé individuelle et santé publique) met en relief l'importance de la personne. Avec Berdiaeff et, avant lui avec Vinet, Charles Secrétan et Renouvier, la philosophie de la personne peut objecter «aux existentialistes athées qu'il y a un salut pour l'homme, aux marxistes que le salut ne peut être exclusivement social, collectif ; les conditions sociales de la vie sont certes importantes et loin d'être toujours et partout satisfaisantes ; mais elles ne

résolvent pas à elles seules tous les problèmes humains» (p. 73). Pour reconnaître l'unité interne des valeurs et leur convergence propre, il importe de remonter jusqu'à leur commune source, c'est-à-dire jusqu'à «l'Absolu de la valeur, Dieu» (p. 40). Cette unité ultime des valeurs ne supprime pas l'originalité spécifique des différentes valeurs, car il faut distinguer cause et condition, «les valeurs inférieures n'étant que des conditions d'apparition, non des causes des valeurs supérieures» (p. 41). En rejetant toute primauté *exclusive* d'une espèce de valeur sur les autres, Marcel Reymond recherche un équilibre des valeurs qui réconcilie la nature et l'esprit, et oriente une action qui préfère la justice à l'efficacité immédiate. Le réalisme critique conduit à un humanisme actif.

Marcel Reymond n'a cessé de garder une certaine confiance, critique elle aussi, dans le pouvoir de la raison et c'est pourquoi il ne peut faire sienne la mise en question de la raison à laquelle procède Pierre Thévenaz. D'où chez Marcel Reymond, le regain d'intérêt pour la métaphysique et son remarquable panorama du renouveau de la métaphysique dans la première moitié du XX^e siècle. On ne peut résumer un tel coup d'œil d'ensemble; disons seulement qu'il est généralement exact et met en relief surtout l'œuvre de Nicolai Hartmann, «une œuvre monumentale, qui cherche encore sa pareille en notre temps» (p. 84). Les orientations métaphysiques de Karl Jaspers, d'A.-N. Whitehead et de Raymond Ruyer m'ont paru particulièrement bien caractérisées.

Par sa composition générale, par le ton mesuré des hommages, ce volume est un bon témoin de la pensée philosophique et de la personne de Marcel Reymond. Il a trouvé lui-même dans la philosophie des valeurs le mode de synthèse qui l'orienta. Ce mode offre des avantages incontestables, parfois même incomparables, bien qu'il laisse de côté (c'est là sa limite) les problèmes qu'une philosophie de l'être (nullement fermée, mais soucieuse d'insérer la critique) tente d'explicitier. Quoi qu'il en soit, la position de Marcel Reymond a l'inestimable mérite de maintenir la distinction entre le fait et le droit, entre ce qui est désiré en fait et ce qui est désirable en droit. Par là, elle sait écarter les différents positivismes réducteurs du droit au fait, et elle invite à rechercher une sagesse dont la noble inspiration ne saurait méconnaître l'injustice de certaines situations de fait (collectives ou individuelles). Elle entend y remédier par une pratique inspirée par le respect de la dignité humaine. Comme W. Stern, Marcel Reymond a cherché au-delà du morcellement actuel du savoir l'unité plus profonde de la connaissance et de l'action, de l'esprit et de la nature, et en a trouvé le principe dans la philosophie des valeurs.

Charles Gagnebin